

clinés d'une chaîne de montagnes. La rapidité de sa marche égalait au moins celle que les trains-express atteignent de nos jours, car il avait déjà franchi la frontière de France; c'était la terre allemande qui l'entourait.

## LXXIX

## La théorie des limbes.

A six heures du matin, Isaac Laquedem était dans le Harz et descendait les pentes abruptes de l'Andreasberg. Les échos de la forêt s'éveillaient aux hurlements de la meute de l'ancien conseiller privé, baron de Pfifferlackentrontenstein, lequel n'avait pas encore forcé la biche qui lui donna le change, lors de notre première visite à ces sauvages contrées. Il la courait toujours.

—Ruthaël dit Isaac, sommes-nous bien dans le chemin des Trois-Puits?

—Père, nous y sommes, répondit la blanche vision.

Et en effet, l'instant d'après, la banne des mineurs descendait avec Isaac Laquedem dans les entrailles de la terre.

Nous n'avons qu'une demi-page pour élucider ici une question qui tiendra doux tomes in-quarto dans le grand ouvrage du docteur Lunat sur les stations hypothétiques des âmes. Ce savant homme n'est pas un matérialiste. Il admet cinq stations, dont deux éternelles: le ciel et l'enfer, et trois passagères: la terre, le purgatoire, les limbes.

Les limbes sont sur la terre et sous la terre. La terre contient tout excepté le ciel et l'enfer.

Ceux dont Ozer le soldat dérobaît les corps végétaient dans les limbes, selon la théorie du docteur.

A l'aide de quels corps, cependant, et avec quelles âmes, puisque le soldat d'Hérodèse servait de leurs corps pour son propre usage et gardait leurs âmes dans ses petites bouteilles?

Ce sont là d'énormes problèmes! à proprement parler il n'y a dans les limbes ni corps ni âmes.

Viaitez certaines fabriques de Londres (car un grand tiers de cette libre cité est dans les limbes), cherchez-y des corps et des âmes!

Des corps, on en trouve: d'infortunés corps horriblement abâtardis par l'oppression industrielle. Mais des âmes!... j'affirme qu'il n'y en a pas!

J'ai vu là, moi qui parle, une victime d'Ozer qui, depuis dix-sept ans, rampait dans le même boyau souterrain pour pousser le même wagon sur les mêmes rails. Ce n'était plus qu'une mécanique, et cette mécanique avait oublié son propre nom. Elle ne connaissait plus qu'un dieu, le chien du contre-maître, qui aboyait derrière elle quand elle arrêtait le wagon.

A neuf cents mètres au-dessous de l'herbe éclairée par le libre soleil, les

restes du vrai sir Arthur et du vrai colonel comte Roland de Savray végétaient au fond des mines d'Andreasberg,—dans les limbes,—misérables choses qui n'avaient plus d'âmes dans leurs rebuts de corps.

## LXXX

## Le feu grisou.

Ce sir Arthur, nous ne saurions trop l'expliquer, n'était pas le coquin d'Anglais que nous avons connu à Tours en Touraine, mais l'autre, celui qui avait quitté la stalle au Théâtre-Français, et à qui on avait filouté son âme dans les couloirs: en un mot, l'avant dernière victime du soldat Ozer, puisque le comte Roland était la dernière.

Le comte et lui piquaient tous deux le minéral, tristes, silencieux, courbés par la fatigue, découragés, auprès d'une flaque d'eau plus noire que l'Érèbe. Leurs lanternes fumaient à leurs pieds; à un moment, ils s'arrêtèrent et se regardèrent. Des larmes brillantes étaient dans leurs yeux.

—Je ne peux plus!... dit le comte qui jeta son pic.

Sir Arthur fit de même et ajouta: —J'aime mieux mourir!

Ils s'assirent à côté l'un de l'autre sur le sol humide, les mains croisées, le regard vague.

—Vous souvenez-vous encore, demanda sir Arthur, de ce que vous étiez autrefois?..

—Je ne sais, répondit le père du vicomte Paul avec fatigue. Je cherche... Il me semble... mais non... j'ai tout oublié!

Ils mirent entre leurs mains qui tremblaient leurs têtes stupides.

—Allons, fainéants! cria la grosse voix du gardien.

Mais ils ne se relèverent point.

Il y eut des menaces et des claquements de fouet. Ils demeurèrent immobiles.

En ce moment, des voix lointaines, des voix lugubres envoyèrent des cris, inarticulés d'abord, qui allèrent se dessinant, puis disant:

—Eteignez les lampes! le feu! le feu grisou!

Un flot de gardiens accourait. Les mineurs quittaient leurs travaux, les lanternes s'éteignaient de proche en proche, le long des perspectives souterraines.

Une vapeur grise, semblable à une gaze, montait des profondeurs de la mine.

Et au delà de cette vapeur on voyait un homme de haute stature, qui marchait appuyé sur son bâton.

A ses côtés, un enfant guissait dans le noir.

—Eteignez les lampes! le feu! le feu grisou!

Dans ces villes enfouies, il n'y a point d'ordre qui soit si vite exécuté.

Une lanterne allumée, sa lumière, quand

marque à hauteur d'homme cette vapeur grisâtre qui s'étend comme un voile soconnou, c'est la mort.

Toutes les lueurs s'éteignirent, les unes après les autres.

Toutes, à l'exception de deux qui brillaient dans les lanternes du père du vicomte Paul et de sir Arthur.

Les gardiens se précipitèrent. L'homme à la haute stature arrivait.—Mais avant eux arrivait la vapeur grise.

La vapeur toucha une des lanternes. Une explosion sèche et déchirante eut lieu, qui s'enfla en sollicitant les échos et prolongea son redoutable fracas dans le lointain des galeries. Il y eut un grand cri, suivi par un silence plus grand.

Tous ceux qui naguère étaient debout s'étendaient sur le sol, immobiles—et morts.

Seul l'étranger à la haute taille restait droit sur ses jambes, avec sa fillette qui le tenait par la main.

## LXXXI

## Les âmes.

L'étranger se pencha sur le comte Roland de Savray, puis sur sir Arthur, qui, tous deux, semblaient privés de vie. Il ouvrit la boîte d'Ozer et y choisit deux fioles qu'il mit entre leurs lèvres.

—Je vols aller tête de soufre dans Paris, déclara aussitôt sir Arthur, qui se releva, roide comme un piquet. Je vols voir la tragédie!

Et le père du vicomte Paul, se tâtant comme au sortir d'un songe:

—Louise! ma femme chérie! Paul! mon fils bien-aimé!... Où sont-ils? où sont-ils?

Arme d'Anglais maniaque! Bonne âme de France qui, sitôt revenue, faisait battre un bon cœur!

## LXXXII

Par une splendide journée d'août, le soleil couchant enflammait le coude gracieux que fait la Seine au bas du coteau de Meudon.

Dans le salon d'un cottage charmant, dont les fenêtres regardaient le fleuve, le colonel comte Roland de Savray, brillant comme jadis, causait avec la comtesse Louise au fond d'une embrasure. Roland était tout à la joie de retrouver sa femme, embellie par le bonheur.

Le vicomte Paul, qui ne se sentait plus de sa blessure, était auprès de Lotte doucement une sainte. Ils parlaient de leur union pro aine.

Le bon abbé Romorantin cherchait à obtenir quelques renseignements très-déli-cats d'un homme de grande taille, qui se tenait au milieu de la chambre, debout et les bâtons à la main.

Par les portes ouvertes, on voyait la